Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 52

Artikel: A beau mentir...
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-216848

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PETITS CADEAUX QUI FONT PLAISIR

(Conte.)

I

JACQUES Porariat économisait : il fuyait tous les plaisirs pour mettre quelques centimes de côté, et l'héroïque garçon en était venu à ne plus sortir de sa demeure pour ne point dépenser d'argent. Gagnant peu, il réussit néanmoins, à force de privations, à entasser sou à sou, dans une boîte, la somme de 30 fr. 25, plus une pièce fausse de deux francs. Notre jeune homme se montrait tellement ravi de sa richesse, qu'on l'eût traité d'avare s'il n'avait compté 19 ans, l'âge des maux de cœur et du porte-monnaie vide.

Sans trop réfléchir, vous devinez que Jacques Porariat aimait, et que, probablement, s'il économisait aussi furieusement, c'était pour Elle seule. Le Nouvel-An approchait, un cadeau réchauffe toujours les sentiments; Elle avait justement envie d'une sacoche, Elle l'avait déclaré par hasard, d'un ton dégagé, et lui, l'air important, avait répondu :

— Je vous en offrirai une bientôt.

— Non, je ne souffrirais pas que vous fassiez des dépenses pour moi, avait-Elle répliqué.

Il avait eu alors un sourire entendu, un fatal sourire plein de promesses, un de ces sourires imprudents, dont parfois l'on se repent. Le malheureux !

II

On touchait à la fin de décembre; cet après-midi même, Jacques ferait son achat; il emmènerait avec lui une dame complaisante qui le conseillerait. Jacques rêvait. La domestique entra et lui remit un paquet que le facteur venait d'apporter.

Jacques ouvrit. — Ah ! fit-il.

Ce Ah ! n'exprimait aucune joie, mais de la surprise mêlée à un rien de désappointement. Je vous engage à entreprendre une étude sur les Ah ! ils résument les pires situations, les plus effroyables luttes morales, la douleur et la gaîté. Quand un dentiste vous arrache une dent, vous voyez les étoiles, que dîtes-vous, Mesdemoiselles ? Ah ! Ah !... c'est tout. Si on accourt vous annoncer la mort de votre belle-mère, gendres, que dîtes-vous ? Ah !... et plus un mot. Collégiens, lorsque vous apportez à vos parents un bulletin déplorable, que dit votre papa ? Ah ! gravement; votre maman ? Ah ! longuement; la cuisinière ? Ah ! bêtement; et vous ? Ah ! un Ah ! qui sert d'excuse, voilà. On assure que la raison distingue l'homme des animaux : erreur ! c'est le Ah ! au contraire; sans le Ah ! nous serions peut-être obligés de lancer des « bêê » lamentables ou des « hihan » sonores; ce serait fâcheux. Les poètes qui, de temps en temps, ne sont pas des imbéciles ont fort bien compris la valeur du Ah ! ils ne se font pas faute de l'employer... mais je bavarde, revenons à notre sujet.

Jacques, après son Ah ! lu la lettre jointe à l'envoi :

« Mon cher,

» Il y a des mois que nous nous sommes perdu de vue, mais je ne t'ai pas oublié et suis resté, en dépit de notre éloignement, un compagnon fidèle; l'arrivée des fêtes m'est une excellente occasion de te souhaiter beaucoup de bonheur; j'espère que tu accepteras, en outre, avec mes meilleurs vœux, cette pauvre petite boîte de fondants.

» Tout à toi,

Edouard. »

Jacques loucha vers « la pauvre petite boîte de fondants », un énorme carton aux multiples compartiments, puis Jacques se gratta la tête. Jacques ne se grattait la tête que dans des circonstances troublantes; en interrogeant son entourage, vous apprendriez, par exemple, que Jacques s'est gratté la tête le jour où son père se remaria, la nuit où il fut flanqué au cachot pour tapage nocturne et le soir de son premier rendez-vous. Or, Jacques se grattait la tête, maintenant; donc, il était grave, le cas à débattre !

— Ah ! soupira Jacques, ce brave Edouard s'est mis en frais, vraiment, je ne supporte pas le chocolat à cause de mes dents; pourtant, il est aimable, Edouard ! Mais il va falloir lui répondre, Edouard est ennuyeux ! je devrai lui expédier quelque chose; il est assommant, Edouard ! Et la sacoche de Félicie ? Impossible de l'acheter ! Quel animal, cet Edouard ! Je suis très contrarié, mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi les gens se mêlent-ils de vous encombrer de cadeaux ?

III

Le lendemain, Jacques se rendait chez Félicie :

— Bonjour, ma mignonne, bonne année !

Et, avec ces paroles, il lui remit une gigantesque boîte.

— Tiens, des fondants ! vous avez fait des folies, mon trésor !

Et elle joignit à cette phrase une canne magnifique avec pommeau en argent.

Il poussa des cris d'admiration (des Ah ! évidemment), refusa de la prendre et la prit, tandis que Félicie regrettait en elle-même la sacoche; elle avait avalé tant de sucreries depuis une semaine, pourquoi l'indisposer avec des fondants ? Décidément, son amoureux n'avait pas fait preuve d'une grande imagination !

IV

Le surlendemain, Edouard reçut un colis allongé qu'il déballa.

— Tiens ! s'écria-t-il, une canne avec pommeau en argent ! Jacques a cru sans doute me combler, il n'a pas réussi : j'estime les cannes inutiles; celle-ci sera pour mon cousin, tant pis !

V

Grâce à ces événements, Jacques possédait encore ses 30 fr. 25; désireux d'assister à une explosion de joie, il acheta une délicieuse poupée à sa petite sœur de quatre ans. Et la petite sœur, enfant naïve, pleura parce qu'elle aurait préféré un bébé aux yeux de travers.

VI

Jacques n'était pas au terme de ses déboires; Félicie le pressait de questions :

— Pourquoi ne sors-tu jamais avec ta canne ? Elle te déplaît ?

Lui, n'osait dévoiler la vérité et balbutiait, rougissant :

— Je l'oublie...

Mais cette invariable excuse sentait le mensonge; à la fin, de désespoir, Jacques quitta Félicie.

Ça ne pouvait pas plus mal se terminer !

Attendez : en mars, Jacques et Félice se réconcilièrent, l'avenir fit oublié le passé, car les amoureux sont comme les paires de bas : « ça se raccommode jusqu'à la dernière », suivant la savoureuse expression vaudoise.

André Marcel.

A BEAU MENTIR... — Monsieur X. vient de rentrer d'un voyage qu'il a fait en Italie. Un de ses amis lui demande :

— Tu as été à Rome ?

— Oui.

— Et à Venise ?

— Sans doute.

— As-tu admiré le lion de Saint-Marc ?

— Oui, mon cher, et pense que j'ai eu la chance de me trouver justement au moment du repas des animaux féroces.

LE CHAPITRE DES CHAPEAUX

Un vieil abonné nous écrit :

« Le récent article « Du chapeau à la main », paru dans le *Conteur*, me suggère quelques réflexions se rattachant au même sujet et que je vous soumets. Bien que partant d'un bon naturel, l'habitude de rester découvert dans les magasins, boutiques, etc., n'a pas cours en France, pays de l'ancienne politesse, du moins dans les grandes villes. Il est, en effet, compréhensible qu'un client ne fasse pas figure d'un suppliant, venant, tête nue, faire emplette de charcuterie, de papier à lettre ou de chaussures. De plus, l'acheteur a généralement les mains embarrassées par une canne ou une ombrelle, et il lui faut pouvoir sortir avec facilité son porte-monnaie et emporter ses petits paquets.

» Il n'est pas de mise, non plus, de saluer dans la rue, une fois la nuit venue, les personnes de sa connaissance. « De nuit, tous les chats sont gris ! », dit un proverbe applicable en l'occurence. On fera donc bien, même sous une lampe à arc, de ne pas se découvrir en croisant un monsieur ou une dame de ses relations. Le contraire ne rentrerait pas dans les règles de la politesse conventionnelle. Quant aux « sans chapeaux », toujours un peu étranges, surtout quand ils sont, par contraste, vêtus de grands manteaux, ils seront, qu'ils le veuillent ou non, corrects dans les deux cas ci-dessus.

» L'habitude qu'ont certaines personnes du sexe fort, de vous broyer les phalanges en vous donnant la main, est l'effroi des goutteux, des arthritiques et des jolies menottes, et il semble que l'amitié pourrait être témoignée de façon moins énergique, mais on n'y pense pas !

» Ajoutons encore qu'il n'est pas de bon ton de donner la main à une dame sans retirer son gant, si elle n'est pas gantée elle-même, pas plus que de manger du poisson avec un couteau d'acier.

» Et cela dit, monsieur le rédacteur, je vous ôte humblement mon chapeau. »

X.

ACTUALITÉ

ON raconte qu'au temps où Louis XVIII occupait le trône de France, la Suisse avait, comme représentant à Paris, un Bernois, M. de Tschann. Or, dans les cercles diplomatiques et mondains, le souverain avait coutume d'aborder notre ministre en lui posant deux questions, toujours les mêmes :

— Eh bien ! Monsieur de Tschann, interrogeait le roi, y a-t-il beaucoup d'étrangers en Suisse, cet été ?

A quoi notre compatriote répondait invariablement :

— Oui, sire, beaucoup !

En hiver, le roi modifiait un peu sa question et demandait :

— Eh bien ! Monsieur de Tschann, y a-t-il beaucoup de neige, cet hiver, dans votre pays ?

Et M. de Tschann d'affirmer de nouveau :

— Oui, sire, beaucoup !

Aujourd'hui, si, pour impossible, les deux interlocuteurs venaient derechef à se rencontrer, M. de Tschann devrait répondre, avec mélancolie, aux questions royales :

— Hélas ! sire, il n'y a plus ni étrangers ni neige en Suisse, et nous en sommes navrés.

X.

Au Vieux Foyer, pièce vaudoise en 2 actes, de Mme Matter-Estoppey. En vente chez l'auteur, à Brent, près Montreux.

Venant après **A la Chotte,** qui vit la rampe l'année dernière, **Au Vieux Foyer,** qui a fait quatre salles combles à Montreux, est du vrai théâtre.

Jamais, je crois, l'auteur n'avait fait preuve d'autant de qualités, de profondeur, de talent aussi. Pièce ravissante, excellente même, bien de chez nous, elle aidera puissamment à combler une lacune dans notre théâtre vaudois, où manque parfois la note largement humaine et mélancolique.

Au Vieux Foyer, qui comporte cinq personnages (deux messieurs et trois dames), peut être joué par tout le monde. Il n'est même pas risqué de prédire un succès certain à toutes les sociétés d'amateurs qui arrêteront leur choix sur cette pièce.

C.

VIVENT LES VIEUX !

C'EST là le titre d'un très intéressant recueil de quelques poésies d'anciens Yverdonnois. On peut féliciter sans réserve le groupe des éditeurs, au nombre desquels, si nous ne faisons erreur, est M. John Landry, député, ancien syndic d'Yverdon. C'est la librairie H. Baatard qui s'est chargée de la publication. Quand on met le nez dans ce charmant recueil, on ne l'en retire qu'à la dernière page.

Plusieurs des morceaux de ce petit livre ont pour auteur André-Albert-Henri Simond, principal du Collège d'Yverdon. Son fils François-Frédéric, dit *Fritz,*